√

Nouvelles

Rêveries

Poésies et sonnets

par

W.-A. BAKER

Préface

par

ALBERT FERLAND

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

MONTRÉAL

LE PAYS LAURENTIEN

G. MALCHELOSSE

1918

BAKER WA

Nouvelles

Rêveries

Nouvelles
Rêveries

Poésies et sonnets

par

W.-A. BAKER

Préface
par
ALBERT FERLAND

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

MONTRÉAL
LE PAYS LAURENTIEN
G. MALCHELOSSE

1918

1917

Imp. S.-A. Paquin, Montréal.

Je dédie ces pages
au souvenir de mon père
le Lt.-Col. E.-R. Baker.

W.-A. B.

Du même auteur

Place à l'amour, comédie. In-12; Montréal, 1903.
Prose et pensées, 1ère édition. In-12; Montréal, 1911.
Prose et pensées, 2ème édition. In-12; Montréal, 1912.
Une partie de 500, comédie. In-8; Montréal, 1913.
Rêveries ; poésies et sonnets. In-12; Montréal, 1915.
Ode à Reims, (en musique, Montréal, 1916.
Nouvelles Rêveries, 1ère édition. In-12; Montréal, 1917.

Quelques mots d'appréciation.

Par ses "Nouvelles Rêveries" M. W.-A. Baker nous invite, comme la Polymnie accoudée à son socle, à nous absorber avec lui dans la paisibilité grave du rêve. Sa muse est délibérément méditative. Il affirme chez nous comme la tendence d'un Guyau, l'auteur des "Vers d'un philosophe". Ses lectures affectionnées: Emmerson, Taine, Pascal, Goethe surtout, ont visiblement incliné le poète vers la gravité d'une poésie plutôt philosophique.

Ses poèmes, des paysages, le plus souvent, nous le montrent devant la Nature, moins soucieux de transposer dans ses vers ses couleurs et ses rythmes que préoccupé de lui arracher quelque vivant symbole pour exprimer la douleur, l'amour, la joie, l'espoir, tous les frémissements de la vie.

Il dira au Poète:

> *Tantôt la plainte humaine et tantôt la forêt*
> *Font chanter la souffrance ou la paix sur ta lyre.*

et, devant les "Monts laurentiens", il trouvera des similitudes, des affinités entre leurs cimes et ses rêves; il humanisera ainsi nos Laurentides

> *Monts paisibles et forts, je n'entends que vos voix*
> *Et j'écoute ravi, l'accent de votre langue,*
> *Dont la mélodieuse et sublime harangue*
> *Proclame à mon vouloir l'enviable destin.*
> *Celui qui monte ainsi que votre haut chemin.*

Voilà le poète dans sa plus noble attitude: convoiter la majesté des sommets de l'Idée et de la Poésie.

C'est bien, poète, élève ta lyre vers les hauteurs du monde matériel et surtout vers les cimes plus belles encore de la sereine Pensée.

C'est notre souhait fraternel au poète des "Rêveries".

Janvier 1917 — *Albert FERLAND*

Retour

Pays natal, je revois ton église,
Tes bois touffus, ton lac, tes monuments;
Combien je t'aime ô ma terre promise,
Après vingt ans d'exil et de tourments !

J'ai suivi tes routes silencieuses,
Pèlerin du rêve, étrange passant,
Émù, je vois tes ruines pieuses,
Témoins sans voix de nos amours d'antan.

Tes ruisseaux moirés d'astres et de nues,
Passent soupirant près des verts abris,
Procession des âmes revenues
Vers tes buissons enchantés et fleuris.

O mon Dieu, pourquoi donner l'espérance,
Le souvenir si durable aux humains,
Quand sur l'autre plateau de la balance,
Tu mis tant de rêves sans lendemains ?

Tu remplis les bois d'un profond mystère
Que percent à peine de rares chants,
Jetant de même en l'âme solitaire,
Un peu d'amour et de vastes néants.

Courbant sous son bagage dérisoire,
L'homme incline son esprit hésitant,
La fortune le prive de mémoire,
Dans le malheur il se rappelle tant !

Insaisissable en sa course effrénée,
Le bonheur jette, en se sauvant, ses dons;
La fleur se fane aussitôt qu'elle est née,
Tout passe: amers et las, seuls nous restons.

Contre le sort nous n'avons d'autres armes,
Que les traits qu'on trempe dans la douleur,
La poésie est toute dans les larmes,
Se résigner est le tout du penseur.



Solitude

A M. GERMAIN BEAULIEU

Dans les bois, le lac bleu rayé de nues,
Ouvre une orbitre où brille un globe d'or,
Comme au fond de pupilles ingénues,
Luit l'étincellant disque où l'amour dort.

Le soleil mourant laisse dans les choses,
Sa chaleur, comme un tendre souvenir,
Reste de ceux dont les bouches sont closes,
De ceux qu'en pleurant on a vus partir.

Par des points d'orgue l'angélus prélude,
Et son adieu suprême au jour qui s'éteint
S'engouffre dans la vaste solitude,
Comme un rêve enfui qu'on recherche en vain.

Puis c'est l'universel silence où l'homme
Délivré de l'illusoire destin,
Se sent soudain calme, libre et pur comme
La nature à l'aube d'un clair matin.

L'amour vainqueur

A Melle E. DE G.

Ombres, rêves, frissons qui nous semblent sans fin,
Tout fuit quand apparaît l'aube d'un clair matin;
La nuit c'est la brume et la lenteur du voyage,
Le jour c'est l'arrivée au port, c'est l'abordage.

Mélancolie, ennui, nostalgiques dédains
S'effacent de mon front quand je presse tes mains,
La vie a de la mer l'infini du rivage,
L'amour c'est le salut joyeux fait à la plage.

Mais plus fort que le jour, l'amour se rit du temps
Et lorsqu'il apparaît, c'est l'éternel printemps;
Tel sur les blancs chemins que la ville illumine.

Quand la foule l'hiver, dans la nuit s'achemine,
On voit courant aux sports, l'œil rempli de soleil,
Passer en carnaval l'amour jeune et vermeil.

Psychologie d'oiseau

Un froid sec et glacé jette sa lueur blême,
Les chemins sont déserts;
Des oiseaux pépiant sans cesse un même thème,
Frissonnent dans les airs.

Soudain l'un d'eux entrant par la porte entr'ouverte,
Dans un temple divin,
Tourbillonne éperdu sous la voûte déserte,
Et cherche à fuir en vain.

Sous un dais radieux, dans la splendeur des lustres,
Il s'arrête un instant,
Pour pleurer les froids noirs, les asiles de rustres,
Sous ce dôme éclatant.

En le voyant, je pense à l'habitude chère
Qui nous tient sous sa loi,
Et nous rive au poids lourd de la douleur amère,
Changer seul fait l'émoi.

A la source

O fontaine si fraîche,
En ton antiquité,
Ton murmure nous prêche
L'humble tranquilité,
La douce indifférence,
Calmant toute souffrance.

Non l'égoïsme dur,
Car ton cristal si pur,
Jamais ne se refuse;
Ta fraîcheur c'est la paix
D'un cœur aimant qui s'use,
Sans s'épuiser jamais.

Se parant d'astres d'or,
Ta souple chevelure
Se déroule à ton bord.
Changeante diaprure,
Un voile d'arc-en-ciel
Pavoise ton doux miel.

Dis quelle haute loi
Te fait lasser l'injure
De la bouche qui boit,
En plongeant sa morsure
Au cœur. De ton secret,
Fais-nous l'aveu discret !

Le Génie

A Sir Lomer Gouin

Au pied des monts hautains, sous un abri sauvage,
Près d'un lac qui se vêt d'écume sous l'orage,
Rolla scrute pensif l'accent de l'infini
Grondant dans l'airain sourd d'un firmament bruni.

Les nuages fumants, cavales déchaînées,
Couvrent les cieux de leurs rondes hallucinées;
Le tonnerre ainsi qu'un maître puissant et fort
Les mène en claquant sa longue lanière d'or.

La nue à l'horizon, berceau qui semble abîme,
Cherche comme un troupeau fou que la peur anime
Les sentiers perdus de la lumière et du jour,
Mais Rolla seul, des monts sonde le haut séjour.

Par dessus les sommets qu'illumine son rêve,
Loin des mondes vains dont il sait que l'heure est brève,
Le Génie apparaît sur l'enclume des cieux,
Sous l'éclair jaillissant de la forge des dieux.

Hôte des Sinaïs, amant épris de cîmes,
D'un rayon éternel éclairant les abîmes,
Le Génie, astre aussi, rayon, cîme, aquilon,
Dont la vie est le flot sacré, l'Esprit, le nom !

Vents soufflez, mers hurlez, gonflez vos voix de haîne,
L'harmonie a dompté la terreur vague et vaine,
Un troisième astre s'est levé dans l'infini,
D'un souffle le Génie a terrassé la nuit.



Soir rustique

La corolle des fleurs par la brise inclinée
Exhale, près d'un lac, d'enivrantes senteurs,
Comme un lustre qu'allume au mois de l'hyménée
Le soleil créateur de parfums, de couleurs.

Ouvrier du futur au soir de sa journée,
Le poète vibrant à toutes les douleurs,
Se repose en ce lieu de sa verve indignée,
Et se reprend à vivre en des espoirs meilleurs.

Puisant l'auguste paix en ce divin nectar,
Il voit languir aux cieux la lumière en retard,
Et résigné devant les sources éternelles,

Invoquant la Nature aux forces maternelles,
Le poète serein, en son rêve s'endort,
Comme un astre couchant tombe dans un ciel d'or.

Consolation

A M. P. N.

C'est en se surmontant qu'on peut vaincre le sort;
La force vient de loin, et c'est par la souffrance,
Qu'on chasse le fatal et passionnel essor;
Car le savoir c'est l'endurance.

Le sage nous dit qu'on triomphe en renonçant,
S'attacher c'est jeter l'ancre dans l'insondable.
La Nature au cœur libre offre un attrait puissant,
Mais sous ses dons le serf s'accable.

L'univers contredit le serf à l'infini,
Tant dans les choses il est peu de ressemblance,
La saison qui succède à celle qui finit
Nous charme par sa dissemblance.

Le carillon des nuits sonne l'espoir du jour,
Plus la souffrance dure et plus l'œuvre s'achève
Et le printemps joyeux, annonçant son retour,
Des glaces fait couler la sève.

Que de chagrins s'en vont au retour printanier;
Il semble parfois que dans une nuit d'étoiles,
Le bonheur s'endort près d'un odorant sentier
Et livre ses beautés sans voiles.

Ode à Reims

Debout monde idéal du droit et du savoir,
Astre d'hier brillant encor dans le ciel noir,
L'humanité ployant sous le deuil qui la ronge,
Se tourne vers toi dans la nuit qui se prolonge.

Et vous monde impassible, astres brillants du soir,
Dont les rayons lointains répandent tant d'espoir,
N'êtes-vous hélas, qu'un resplendissant mensonge,
Et l'univers entier n'est-il qu'un vaste songe ?

Mondes, levez-vous à l'appel silencieux
Des murs croulants de Reims! Que de nouveau la France
Sur l'antique parvis, invoque avec instance,

Le Dieu de Clovis et des héros glorieux;
Et dans la nue obscure enfin viendra reluire
L'Ange que Lucifer essaya de réduire.

Août 1915

En lisant Pascal

IMPROMPTU

La nuit, on retombe en enfance,
Les chimères des premiers ans
Reprennent soudain leur puissance.
Ondoyant, divers et changeants,
Nous demeurons toujours les mêmes.
Forts par ailleurs et par hasard,
L'ennui, la peur aux faces blêmes,
Couvrent de leur obscur essor
Jusqu'aux confins de notre âme,
Dès que lassé, loin du vain bruit,
L'esprit d'isolement s'enflamme,
Et cherche le calme et la nuit.

Héros de 37

A M. L.-A. D.

L'épopée est le fruit tardif et mûr des ans,
Les héros valeureux d'un peuple sont trop grands,
Pour qu'il suffise au socle altier de leur stature,
D'un siècle de distance et d'humaine mesure.

Pourtant nobles héros, sur vous la nuit des temps,
Jette un rayon d'aurore, et vos faits éclatants,
Laissant dans notre histoire une clarté si pure
Nous soulèvent déjà de leur vaste envergure.

Dans ce temps Dantesque et d'horribles attentats
De femmes, de vieillards, d'enfants tués en tas;
Héros de la tribune et des champs de bataille,

Donnez à notre cœur: Votre foi, votre taille;
Se groupant autour de vos bustes de granit,
Qu'un peuple entier se voue au courage béni!

Septembre 1915.

Un poète

Ton chant, ô poète, est la voix de la Nature;
Ton rêve et Dieu seuls sont éternels devant toi.
Qu'il évoque l'homme ou la mer ou la ramure,
Ton art émouvant rend leur cantique et leur foi.

L'homme, dans tes accents, gémit sous la loi dure
Du doute, des tourments, de l'angoissant émoi;
Et soudain sur les monts prenant ton envergure,
Tu fonds en harmonie un douloureux Pourquoi.

Tantôt la plainte humaine et tantôt la forêt,
Font chanter la souffrance ou la paix sur ta lyre;
Fuyant des vains orgueils l'incessable délire,

Tu vis dans ton rêve, et le monde est un hochet
Dont tu dis la romance éternelle et profonde;
Ton âme est l'infini, car c'est l'âme du monde.

Septembre 1915.

La victoire de la Marne

A M. P.-B. de C.

La France avec ses rois, de son trône déchue,
Ne sera, disaient-ils, bientôt plus aperçue
Guidant les nations; mais tel un fier coursier
Qui fléchit un instant sur son jarret d'acier,

Se relève aussitôt, ainsi ta force accrue
Par ta chute, ô France, est tout-à-coup apparue,
Digne des anciens preux, et ton courage altier
Proclame ta valeur à l'univers entier.

Ton espoir est sorti de l'auguste Pensée,
Ce refuge de l'homme en face du brutal;
Comme l'ange autrefois devant l'effort du mal,

Tu levas vers le ciel ta grande aile blessée,
Et pendant que vibraient le cuivre et le tambour,
Le Cygne, ange du rêve, éloignait le vautour.

6 septembre, 1915.

Jeanne d'Arc

A M. C.-E. Bonnin
Consul de France

O Dieu, le feu qui fit brûler le crime infâme,
Lancé par des humains va punir l'innocent;
Gomorrhe se venge, et contre ton oriflamme,
Dirige sa torche et lance son jurement !

Mais non, le bûcher se change en aile de flamme,
L'ange monte où l'impie expire en blasphémant;
Le feu brûle le corps mais il éclaire l'âme,
L'homme naît de l'argile et l'ange du tourment.

Inaltérable ainsi qu'un radieux joyau,
L'héroïne rayonne en face du bourreau,
Et l'on dirait que des clous d'or de l'étincelle,

Un céleste ouvrier bâtit une âpre échelle
Qui s'appuie en bas sur la douleur et l'effort
Et monte dans l'azur entre les astres d'or !

Mai 1916

Pensées d'automne

A M. BENJAMIN SULTE

Automne, il te faut comme au génie à l'étroit,
Les monts, l'azur, sans quoi tu glisse dans la fange;
Il faut le hêtre ainsi qu'un sceptre aux mains d'un roi,
Et la feuille morte à ton diadème étrange.

Quand aux cieux mourants, les oiseaux en longs convois,
Forment en fuyant comme un crêpe qui s'effrange,
Ta mélancolie est l'harmonieuse loi
Qui nous console de tout ce qui passe et change.

Tes feuilles font de leur essaim silencieux,
Des chemins d'or montant sous un ciel radieux
Jusqu'à l'âpre sommet des monts mélancoliques.

Dans le vallon aux chants doux, aux pommiers antiques,
La feuille tombant fait aux fruits morts un linceul,
Et l'arbre éploré seul demeure, sombre aïeul.

Dans les Montagnes de St-Bruno. (1916)

La romance de nos bois

A Madame F.-X. BERTHIAUME

Du calme de nos bois j'ai gardé souvenance
L'âme accablée y trouve un asile béni;
La vie ou la mort, ce qui pleure ou ce qui rit,
Tout sans amertume y traverse l'existence.

Je vais au bois rêver aux souvenirs d'enfance,
Revoir les fleurs, le hêtre et la source qui fuit,
Les gerbes de rayons, harpe d'or qui reluit,
Sous la feuillée où la Muse ébauche une stance !

Je contemple songeur la vague au bord du lac,
Scandant l'heure éternelle au cadran de la plage,
Et la cadence du romantique et vieux bac

Entraîne ma pensée au cours lointain de l'âge;
Puis quand la forêt prend le deuil du jour mourant,
L'orchestre continue en apaisant son chant.

Juin 1916.

George-Etienne Cartier

A Mlle Hortense Cartier

La simplicité qui marque toute grande âme,
Se réflète sur ton monument, ô Cartier
Que fait revivre l'art, ce divin ouvrier
Burinant les héros sous l'immortelle flamme.

Ton geste, ton maintien sont ta seule oriflamme,
Le seul message que nous semble déplier
Ton bras ferme et tendu, c'est le message altier
Du plus noble idéal dont un peuple s'enflamme.

Au pied du Mont Royal, tu nous parle encore,
Aux grands jours de fête et de ralliement sonore;
Le respect du droit fut ton seul commandement.

Parfois je crois entendre en un pieux moment,
Nouveau Moïse au bas de la Montagne fière,
Tomber l'austère loi de tes lèvres de pierre.

Le chemin dans les monts

A M. E. R.

Monts altiers où, sombrant, le somnolent soleil
Épand sa chevelure aux tons d'or et vermeil,
Les arceaux de vos bois sont comme le grillage
Calme et mystérieux d'un céleste ermitage.

Dès l'aube l'oiseau trille un chant de clair éveil,
Et les decrescendos du soir sont sans pareil.
De l'ombre et des rayons le mobile mirage,
Est comme un feu de rampe au milieu du ramage.

Oubliant des humains la raison aux abois,
Monts paisibles et forts, je n'entends que vos voix,
Et j'écoute, ravi, l'accent de votre langue,

Dont la mélodieuse et sublime harangue
Proclame à mon vouloir l'enviable destin,
Celui qui monte ainsi que votre haut chemin.

Le monument de Maisonneuve

A M. C. L.

Devant Notre-Dame, aux pieds de la Vierge pure,
De ce Titan gaulois s'élance la stature;
Au portique sacré les phalanges d'élus
Chantent sous le parvis l'hosanna des vertus.

Aigle qui sur les temps jetas ton envergure,
Ton bronze resplendit sur notre argile obscure,
Tu fis notre grandeur aux âges disparus,
De ton rêve lointain nos destins sont tissus.

Comme ta foi jadis l'airain soutient ton rêve,
Dans ces temps orageux ta valeur nous relève,
Inspire-nous la foi, la vaillance et le feu

Du plus humble, du plus ignoré de tes preux;
Découvre le sillon que le doute nous voile
Et qu'éclaire ton front où luit l'antique étoile.

Octobre 1917.

Au lac Archambault

A M. Léon Gélinas

O silence éternel des hauts et vastes monts !
Lac où baignent les bois, les rocs, les cieux profonds;
L'alouette, rayon ailé, court sur les plages,
Le héron au vol lourd plane sur les rivages.

La saveur des sapins embaume les vallons,
La grisante odeur des foins monte des sillons;
La brise soupire en l'épaisseur des feuillages,
Comme un sourd torrent qui gémit dans les bocages.

Les bois remplis d'oiseaux bleus, vermeils et d'or pur,
Sont les orgues de ce temple à voûte d'azur
Où vole en tournoyant l'hirondelle joyeuse;

Quand le soleil meurt, à l'heure mystérieuse
Où la cloche tinte au loin, comme un reposoir,
Entre deux monts descend l'étoile d'or du soir.

Août 1917.

Aux Canadiens-français d'Ontario

A la mémoire de feu l'honorable F.-D. MONK

En vain sur ton destin se ruent toutes les rages,
Ta force est dans ta foi que rien ne peut ternir;
Le héros est un socle où s'érigent les âges,
Son nom qu'on y grave est le nom de l'avenir.

Les siècles, des grands morts, honorent les outrages,
La croix est un sceptre et le tombeau d'un martyr
Est le berceau d'un peuple où comme les Rois Mages,
S'agenouillent et prient les âges à venir.

Plus fort que le canon, plus haut que le tonnerre,
L'idéal, au-delà de l'azur a son aire,
Mon frère, reste fort, devant l'autel du mal,

La douleur n'émeut pas un profond idéal;
Comme la foudre qui ravage tout sous elle,
Ne laisse qu'un frisson sous la voûte éternelle !

Q
R
S
L
P
A
L
Sc
C
O
E
H
U
La
Je
Pe
La
Ge
Le
Le
Au
Au

Table des Matières